

L'âge d'or de la mère captive

Louise A. Demers

L'auteure situe l'option nostalgique dans le vaste champ des « malfaçons » du deuil. Elle démontre les avatars et vicissitudes du travail du deuil chez des individus qui ont une relation d'objet nostalgique défensive à l'objet perdu. Une ébauche de la métapsychologie de la nostalgie est proposée, bien que le concept ne soit pas explicitement reconnu dans la théorie psychanalytique. Certaines défenses caractéristiques du sujet nostalgique, en particulier l'idéalisation outrancière et la bi-polarisation du moi et de l'objet, sont illustrées au moyen de séquences extraites d'une cure psychanalytique.

Pour aborder le vaste champ des « malfaçons du deuil » plusieurs points de repère terminologiques peuvent être retenus tels ceux de perte, d'objet, de douleur, enfin celui de nostalgie. Puisqu'il est impossible de se rattacher à une théorie, même provisoire, pour s'orienter dans le concept-labyrinthe de la nostalgie, il faut tenter de dégager certains éléments, en particulier ceux de l'idéalisation, du narcissisme, du désir, de la remémoration, pour n'en nommer que quelques-uns. Après un survol métapsychologique, notre projet sera d'identifier certains de ces éléments au sein d'une cure psychanalytique et de présenter l'option nostalgique comme une manière d'éluider le travail du deuil.

À la différence des termes de perte, d'objet et de douleur, il faut bien reconnaître que celui de nostalgie est une expression fourre-tout qui laisse prise à la vulgarisation simpliste. Au surplus la nostalgie n'est pas au premier chef un concept psychanalytique, même si Freud, tout au long de son œuvre et de sa correspondance, se montre sensible aux sentiments de nostalgie qu'il éprouve lui-même, ou ressent chez autrui en rapport avec la séparation et la perte de personnes aimées. Mais si la nostalgie occupe une place centrale dans l'implicite théorique de Freud, aucune élaboration théorique ne viendra l'étayer. Nous n'apprenons rien de ses causes, sa nature propre, son objet et ses effets.

Survol métapsychologique

Précisons d'abord la notion de nostalgie à partir de l'étymologie grecque du terme « nostos » qui signifie retour alors que « algos » signifie douleur. Le néologisme ainsi créé indique un bouleversement intime lié à un phénomène de mémoire qui entretient l'illusion de la quasi-présence du passé, doublé du sentiment douloureux de la perte et d'une séparation. Cette expérience pénible

deviendra ultimement l'expression métaphorique d'un déchirement dans lequel un individu se sent séparé d'un idéal.

La notion de nostalgie met l'accent sur « l'état d'être séparé » du milieu original et d'expériences qui lui sont inhérentes, en particulier celle de l'omnipotence infantile. Ce qui avait d'abord été défini comme le rapport à un lieu natal est mieux redéfini comme un lien aux figures parentales aux stades primitifs du développement personnel. Alors que dans le langage courant le terme de nostalgie se réfère encore à un espace et un paysage concrets, les notions contemporaines désignent davantage des imagos, ou encore les substituts symboliques de celles-ci, ainsi qu'une rémanence subjective du passé vécu. La nostalgie remonte aux stades dans lesquels le désir n'avait pas à tenir compte de la réalité externe et n'était pas condamné à différer sa réalisation.

La nostalgie constitue de fait un thème mythique. Elle incline à nommer « âge d'or » tout temps passé qu'elle regrette. Dire « âge d'or », c'est retourner à l'origine et, délibérément, se passer des témoignages de l'histoire, des documents, et se nourrir du mythe. Là où le document témoigne, le mythe se dissipe. Là où la mémoire, par la falsification du souvenir, brouille la conscience de ce qui est perdu, les représentations nostalgiques envahissent l'économie psychique et réalisent un accrochage affectif rétrospectif. Là où la nostalgie domine, elle fait apparaître l'objet comme bien perdu, mais sans pour autant qu'on y ait renoncé ou que son absence soit acceptée. L'objet devient alors une fiction principalement élaborée dans un rapport dialectique idéal du moi — moi-idéal. Il s'agit pour le nostalgique de ne jamais perdre la signification de cette fiction idéalisée. Autrement il y a le risque de devoir assumer le vide d'un lien perdu, éprouver les étreintes poignantes de l'absence et mettre en route le travail psychique du deuil.

Le travail psychique du deuil vise à lier les éléments de l'expérience traumatique de la perte. Ce travail comporte trois tâches qui cherchent à satisfaire des exigences opposées. Dans un premier temps, le verdict de la réalité, en déclarant l'objet mort, s'oppose violemment au narcissisme et oblige le sujet endeuillé à amorcer la nécessaire « tâche de séparation ». Dans un deuxième temps, ce sera la « tâche des souvenirs », qui s'élabore dans et par le jeu conflictuel des identifications hystériques et narcissiques. L'identification chez Freud constitue un mode de conservation des liens. Elle facilite le maintien d'un lien libidinal à l'objet et permet de prolonger son existence dans le psychisme. Enfin, la « tâche des espérances narcissiques » vise un détachement plus poussé à l'objet perdu, ce qui s'accomplit par la valorisation de la survivance à celui-ci, sans culpabilité de séparation.

Quels sont les points saillants du comportement de deuil d'un individu nostalgique? Le nostalgique se rebelle contre la nécessité qu'imposent les trois tâches du deuil et sa démarche va donner un relief particulier à trois thèmes : celui de la perte, celui de la quête, et enfin celui, de l'objet et de ses représentations.

Alors que dans la nostalgie l'étape des « espérances narcissiques » n'est jamais véritablement atteinte, les deux autres étapes sont évitées ou contournées. D'abord

la séparation est carrément récusée. Le nostalgique se soustrait à l'irréversible disparition de l'objet, en privilégiant l'hyper-investissement de la « présentation » de l'objet perçu et ce, au détriment de la « représentation » de l'objet pensé et perdu, sur laquelle il n'a qu'une prise intérieure précaire. Le sujet nostalgique possède une aptitude fantasmagique à faire apparaître comme perdu un objet qui échappe à l'appropriation. Il s'agit d'une défense par la fantasmatisation, utilisée contre toute possibilité de représentation du manque, de l'absence, et surtout contre l'éventualité de toute élaboration de la haine à l'endroit de l'objet manquant.

Par le contre-investissement du manque, le nostalgique confère à l'objet une bipolarité qui lui servira de voie de passage du thème de la perte à celui de la quête. Dans le mouvement du « Fort », l'objet absent est le bon objet, l'objet éclatant et idéalisé; il est celui qui est recherché sans fin, que le sujet se déprime de ne jamais pouvoir atteindre. Dans le mouvement du « Da », l'objet présent est le mauvais objet, l'objet terne et décevant; il est non seulement éludé mais activement disqualifié. C'est ainsi que le nostalgique s'abîme dans une quête indéfinie, toujours sous l'égide de la jouissance de la quête et non de celle de la possession. Il s'agit d'une quête maintenue à l'abri de toute incarnation dans le réel comme de toute perte. Si l'objet de la quête nostalgique doit toujours demeurer absent, c'est qu'il doit rester idéalisé à perpétuité, parce que l'épreuve de réalité fait tôt ou tard perdre à tout objet présent son éclat.

Quant au thème de l'objet et de ses représentations, ce dernier va se définir par une relation complexe du sujet et de son désir, lequel demeure toujours désincarné et s'effectue sur le mode dépressif. On s'entend à retenir que le nostalgique ne prise qu'un objet de désir rétrospectif, lequel est en fait irréductible à tout objet réel. À cet objet rétrospectif le nostalgique confère une bipolarité qui permet un constant aller-retour entre un objet réel et un objet fantasmagique. Par une subtile bi-polarisation du moi, ce dernier devient le siège d'un mouvement dialectique entre un objet à deux valences : celles du terne et de l'éclatant. L'objet terne, bafoué, disqualifié va devoir supporter la charge agressive, alors que l'objet éclatant, surévalué, idéalisé, va recevoir toute la charge érotique. Sur l'ensemble va s'opérer un refoulement tant du désir que de sa représentation. Dans la littérature psychanalytique, le bas-relief de la Gradiva versus Zoé Bertgang ou encore le Moïse-statue versus Jacob Freud, sont des exemples de cette opération psychique complexe.

Pour terminer ce survol métapsychologique il importe d'ajouter que la nostalgie s'articule selon trois grands axes : celui de l'affect, celui de la représentation et celui de la temporalité.

L'affect est conscient, c'est une modalité de l'angoisse de séparation qui s'exprime paradoxalement comme sentiment pénible mais recherche délectable. Cette qualité douce-amère est pathognomonique de l'affect nostalgique et diffère de la douleur intense du deuil.

L'axe de la représentation est particulièrement fascinant. Il s'agit d'une méthode de traitement des souvenirs par la mémoire, qui brouille la conscience

de ce qui est perdu et favorise l'accrochage mnésique rétrospectif. Cet accrochage empêche le « souvenir avec perspective » lequel conduit à la « détachabilité » d'avec l'objet perdu. Le nostalgique va davantage présenter l'objet que le représenter par le jeu du contre-investissement défensif des souvenirs et des affects hyper-remémorés, dès qu'il sent la représentation interne de son objet nostalgique s'affadir au contact d'un objet réel. Le nostalgique fait étalage de souvenirs, il reste accroché à un rétro-spectre tenace et non à une forme définie. Le caractère indéfini est tel parce que marqué aux couleurs vives de l'idéalisation. L'avantage de ce rétro-spectre est qu'il est accessible en tout temps et en tout lieu. Cette stratégie s'explique sur le plan psychodynamique par la nécessité de se protéger contre les failles de l'objet réel qui ramène le nostalgique aux failles de l'objet premier qui a trop échappé à l'appropriation du sujet. Mieux vaut un objet réel qui perd de son éclat, qui désillusionne toujours et toujours, que de lever le voile sur un objet interne, manquant, faillible et décevant. Le cas de Marie, discuté plus loin dans le texte, est un exemple saisissant de cette stratégie. Marie va se transformer elle-même en un objet réel terne afin de ne jamais avoir à prendre le pouls du caractère décevant de la relation première d'avec sa mère.

L'axe de la temporalité nous amène à un problème complexe que nous ne ferons qu'effleurer. Pour dire les choses en bref : chez le nostalgique le passé est le présent qui est l'avenir, lui-même étant le passé. Il s'agit d'un temps suspendu, celui de l'omnipotence narcissique infantile. La catégorie d'un temps vécu, conçu comme une succession est en quelque sorte étrangère à la vie psychique du nostalgique. Le passé et le futur, de même que le présent, en tant que ce présent est toujours celui d'un autre temps, se contractent en ce qu'ils représentent le temps non actuel, essentiel à l'espace de la nostalgie.

Vignette clinique

La nostalgie fait partie de la clinique des deuils pathologiques. Le cas de Marie illustre comment le traumatisme de la perte de sa mère l'a conduite à se fabriquer une défense à coloration nostalgique. Elle va ainsi substituer au deuil un affect-écran de même qu'une mémoire-écran, composés de déni et d'idéalisation couplés à un affect doux-amer. Elle a construit une idéalisation du passé afin de maîtriser des sentiments précoces d'abandon, de rejet, de rage, qui ont été endurés dans la douleur, mais auxquels elle arrivait à penser avec une sorte de tendresse désespérée. C'est ainsi que Marie a créé son mythe privé, constitué d'une croyance et d'un culte posthume dont elle a fait au cours de son analyse une apologétique serrée....« Je suis entrée dans la paralysie de ma mère comme dans une vocation, comme dans une vie cloîtrée à deux ». Cet état de fait constituera une résistance farouche à l'analyse et fera payer aux deux partenaires de cette cure un lourd tribut à la nostalgie, celui d'une analyse condamnée pendant longtemps à la stérilité. Car il est bien connu que la moindre création exige un deuil, une absence signifiée, alors que Marie ne cherchera qu'une chose : créer une hyper-présence.

Pourquoi Marie a-t-elle fabriqué ce mythe que nous avons convenu de nommer « l'âge d'or de la mère captive »? Sa mythologie va consister à perpétuer un fantasme omnipotent et jubilatoire de possession de sa mère. La pierre angulaire de son édifice nostalgique était constituée par un traumatisme qui fût très long à dévoiler : à savoir, sa conviction qu'elle n'avait jamais vraiment eu une place auprès de sa mère. Cette conviction, aux antipodes de son mythe personnel, avait créé chez elle une rupture ontologique, de même qu'une rupture ontique, soit une véritable faille au cœur d'elle-même.

Je ne saurais décrire l'aventure psychanalytique de Marie sans souligner une perte très précoce qui a marqué cruellement le cours de sa vie. Beaucoup plus tard, la mort de sa mère a fait en quelque sorte écran à cette première perte plus retorse : celle d'une mère au regard strabique qui ne l'avait jamais vue, ou mieux, qui ne lui avait jamais véritablement donné une place dans son regard. « ...Son regard vraiment posé sur moi je ne le connais pas... Je ne me souviens pas qu'elle m'ait regardée avec tendresse, avec douceur, avec fierté, je ne la vois pas me regarder dans les yeux. ... Pourtant ça ne colle pas au personnage que je me suis fabriqué; pas avoir de regard, pas avoir d'yeux, des regards coulés par en-dessous c'est pas Adrienne. Si elle ne m'a pas vue, c'est que j'étais pas assez intéressante pour elle. Le seul beau regard, appuyé d'une caresse de la joue, dont je me souviens, c'est le soir de sa paralysie, moment solennel où je me suis engagée à en prendre soin ».

Cet engagement elle l'a pris à 17 ans et elle l'a tenu pendant 7 ans en « paralysant » sa propre vie pulsionnelle, sociale et professionnelle. Elle s'est acharnée à mériter le regard de sa mère, ce qui lui aurait enfin donné le sentiment d'exister. Pour réaliser son projet et sentir qu'elle existe, la souffrance de sa mère lui était indispensable. Marie s'y enchaîna. Mais c'est avec amertume qu'elle dit... « Caïn voyait l'œil du Seigneur, moi j'ai rien trouvé. La certitude que j'ai vraiment existé et qu'elle m'a aimée je l'ai toujours pas. Dire le soir de sa mort, « Marie c'est de l'or en barre », ça ne change rien à ma conviction qu'elle ne me voyait pas. Je lui étais utile, voire nécessaire, elle n'avait que besoin de moi, je ne lui étais pas essentielle ».

Par contre être de « l'or en barre » pour sa mère voilà le catalyseur d'une autre construction mythique, qui implique son identité. Il s'agit de sa conviction inébranlable d'avoir été marquée et investie d'un destin exceptionnel, le tout protégé par une puissance tutélaire maternelle. Cette construction cherchait cependant à masquer sa haine profonde vis-à-vis l'exploitation que l'ensemble de la famille, sa mère y comprise, lui avait imposée et qu'elle s'était, petit à petit, mise à considérer comme un préjudice porté à sa personne. Mais la célébration triomphaliste de ce destin, d'être douée de grands talents et de son caractère d'exception se sont écroulés au cours de l'analyse. Des constatations du type « ... j'ai une âme de bâtisseuse de cathédrales et je ne construis que des châteaux de sable », me faisaient craindre le pire : l'effondrement mélancolique et/ou le suicide.

Ce n'est qu'après plusieurs années d'analyse qu'elle put se permettre de critiquer sa mère et dire, par exemple, « ma mère avait une sévérité et une cruauté qu'elle méconnaissait ». Auparavant toutes ses associations avaient une seule visée, celle de ne jamais abîmer l'image maternelle, en faire un monstre sacré fixé dans une éternité de perfection. Elle s'est alors placée dans l'ombre du monument dressé à Sainte Adrienne. Face à ce deuil qui la déchirait, perte irréparable, amour perdu ou brisé, à quelle extrémité Marie n'était-elle pas réduite? À l'extrémité pure et simple de l'expression intempestive de la désolation d'un deuil extravagant. Son chagrin l'avait plongée dans un tel état d'implacable souffrance que sa douleur, comme tout ce qu'on pousse à sa dernière limite, à l'extrême, s'était transformée en une sorte de *démence idéalisante*. Toute son existence était vouée à cette quête vénératrice, une quête comparable à un culte où sa mère décédée était devenue en quelque sorte son otage et son objet-fantôme. Une telle mise en scène avait la fonction il me semble, de récupérer son intégrité narcissique perdue. Mais elle s'est posée comme un noyau indompté, un défi à la réalité de la séparation et de la mort. « J'ai la nostalgie de l'absolu de ce que j'ai vécu quand ma mère était paralysée, de plus il ne m'était plus nécessaire de gagner son affection, une fois paralysée elle n'avait plus le choix, il fallait qu'elle m'aime ».

O combien triste triomphe! D'autant plus que pour le soutenir il a fallu à Marie faire d'elle-même et de toute la réalité extérieure un tel objet terne, minable et méprisable. « ... Je suis tombée de haut, telle une Icare qui s'est brûlée les ailes dans son voyage en absolu, lorsque je suis venue percuter contre la réalité de moi-même et de mes maigres réalisations. Moi si douée, je ne suis qu'une professionnelle de l'inaction, je suis en sabbatique de la vie ». Elle justifie cette position par le fait que pour elle rien n'est à la mesure de sa démesure, celle qu'elle s'est méritée, mieux celle dont elle a été adoubée en vertu de son noble et fidèle service auprès de sa mère. Le monde n'est pas fait à sa mesure parce qu'il n'est que bas-monde, là où il n'y a pas d'absolu, « ... ce bas-monde est un paradis déchu ». Elle a donc fait du monde d'outre-tombe, de l'au-delà, son univers où elle s'active dans le culte de la défunte Adrienne, dûment canonisée par sa fille.

Mais la construction d'une mère parfaite, d'une madone dans une stèle, a ses inconvénients. C'est une statue trop lisse qui ne parvient pas à être égratignée, trop éblouissante dont le reflet est aveuglant. Être dans l'ombre de l'objet éclatant ne permet qu'une mince marge de manœuvre pour Marie, celle de se dénigrer, de briser son mythe d'exception et de ne ramasser que les miettes de la perfection maternelle. C'est comme si la vie de Marie n'était que la réalisation de ce que Vigny a écrit dans *La Mort des Oliviers* : « Le juste opposera le dédain à l'Absence, et ne répondra plus que par un froid silence au silence éternel de la Divinité ».

Pendant ce temps tout deuil est éludé car pour Marie ce deuil équivaut à renier sa vie; c'est, selon son expression, se faire hara-kiri. Elle a souvent dit qu'on juge les personnes à la manière dont ils enterrent leurs morts. Si tel est le cas elle se

fait un point d'honneur de se faire remarquer par son anti-deuil, une mise en scène qui ne souffre ni avant-première ni dernière représentation mais une seule représentation de nostalgie continue. Marie nous démontre combien la nostalgie est bel et bien une attitude devant quelque chose dont on ne se console pas, soit de l'avoir eu et perdu, ou de ne l'avoir jamais eu, donc jamais trouvé.

Son édifice nostalgique était essentiellement construit avec un matériau explosif : la haine. Tahar Ben Jelloun, dans *La Prière de L'absent* le dit bien : « ... la nostalgie est une erreur laissée en chemin par la haine ». Un jour, Marie s'est mise à comparer son deuil nostalgique avec un exemple de deuil qui l'avait frappée, celui dont William Styron fait état dans son livre *Chronique d'une Folie...* Marie épilguait sur la chance que certains ont de transformer leurs expériences douloureuses en une histoire avec un avant, un pendant et un après. Elle se faisait la réflexion qu'elle était figée, de par sa perte perpétuelle, dans un marasme sans fond et dans des limbes inqualifiables. « ... Je n'ai pas la sensation forte d'une dépression qui se contracte dans un espace-temps qui pourrait se raconter chronologiquement avec des temps forts, des vrais souvenirs et des réminiscences. Je suis 40 ans plus tard aux prises avec une morte que je tiens en vie, face à mes ténèbres, en attente du fin mot de l'indicible du manque ».

Le deuil de Marie ne peut encore se construire car il est interpellé par une mémoire infidèle. Dans cet espace abstrait de la mémoire, Adrienne demeure omniprésente et envahit Marie qui se consume malgré tout d'absence. Ce faisant, les deux mondes, celui de la vie et de la mort, sont désormais renversés. Dans ces mondes les morts naissent, ils ne meurent pas.

Conclusion

L'ébauche d'une métapsychologie de la nostalgie nous démontre la façon dont cette option défensive se situe dans le vaste champ des malfaçons du deuil. En effet l'option nostalgique vise à éluder le travail du deuil. Nous avons davantage mis l'accent sur l'aspect psychodynamique de l'option nostalgique et avons peu discuté des aspects topiques et économiques. La vignette clinique démontre comment dans cette malfaçon du deuil l'idéalisation occupe la place centrale et parvient à immobiliser l'émergence des pulsions agressives destructrices. Celles-ci sont maîtrisées dans un appareil psychique dont le fonctionnement cherche à protéger l'objet de toute faille grâce à une opération de va-et-vient idéalisant, entre un objet « idéal » et un moi idéalisé, développé par Marie pour lutter contre un deuil impossible à faire et relié à une perte traumatique très ancienne. Cette stratégie de va-et-vient se joue par l'intermédiaire d'une défense complexe que nous avons nommé bi-polarisation du moi et de l'objet perdu.

Louise A. Demers
4966, Ponsard
Montréal H3W 2A5

Références

L'auteure a puisé librement dans les deux textes princeps suivants :

Geahchan, D.J., 1969, Deuil et Nostalgie, *Revue Française de Psychanalyse*, 1, 39-65.

Neyraut, M., 1967, De la Nostalgie, *L'Inconscient* 1, 57-69.